

Jacques Ferrandez
Carnets d'Orient

Terre fatale



casterman

Jacques Ferrandez
Carnets d'Orient

Terre fatale



Comprendre le monde pour un homme, c'est le réduire à l'humain.

Albert Camus

casterman

www.casterman.com

ISBN 978-2-203-01533-3

© Casterman 2009

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

achevé d'imprimer en mars 2010 en France par Pollina s.a., Luçon. Dépôt légal : avril 2009 ; D. 2009/0053/316.

Que la parole vienne

par Maïssa Bey

Dernier carnet d'Orient. Ultimes soubresauts d'une guerre qui ne veut toujours pas dire son nom. Bruit et fureur. Bruits et images de mon enfance. Les déflagrations des obus de mortier, les rafales de mitraillettes, les explosions des charges de plastic, les nuages de fumée qui obscurcissent la lumière des jours, les sirènes des ambulances, les trottoirs maculés de sang et recouverts de débris, les concerts de klaxons et de casseroles, les sirènes des ambulances, les slogans hurlés à gorge déployée, les youyous des femmes, les cris, les courses des hommes dans les rues de la ville, les supplications parfois, les râles... Et surtout, surtout, la montée de la haine, de l'aveuglement, et le déchirement de ceux qui doivent choisir...

Mon pays, ma douleur...

De part et d'autre, les plaies tardent à se cicatriser et se rouvrent à intervalles réguliers, ravivées par des provocations, des commémorations et des discours passésistes aux accents revanchards. L'Histoire de l'Algérie est encore à vif et, aujourd'hui encore, continue de déchaîner les passions.

Il ne fait d'ailleurs nul doute qu'en raison de la période dont il est question ici, 1960-1962, moment crucial de cette histoire, certains lecteurs se tiendront à l'affût pour déceler la part de subjectivité de l'auteur de cet album et qu'ils traqueront, page après page, tous les mots, toutes les paroles prononcées, tous les comportements des personnages de cette fiction et jusqu'aux expressions des visages pour tenter d'y lire une prise de position, un jugement, une condamnation ou une adhésion aux thèses de l'une ou l'autre des parties en conflit.



Ainsi, Octave par exemple, cet homme à la fois lucide et tourmenté, acculé à des choix douloureux, ne porterait-il pas en lui les secrètes pensées de l'auteur ? À moins qu'il ne soit plus proche de ces officiers "perdus" ou qui sait même, de Bouzid, le militant FLN... Et, parce que Jacques Ferrandez est né en Algérie et donc concerné, sur le plan familial, par l'Algérie – même s'il a quitté le pays quelques mois après sa naissance, avant que ne se déroulent précisément les événements racontés dans cette dernière série des *Carnets d'Orient* – l'on imagine qu'il ne peut pas ne pas s'impliquer dans cette histoire. Il doit choisir ou il a dû choisir son camp. Ou du moins adopter les idées, les combats des siens. Les siens, je veux dire les Français d'Algérie. Ceux qui, par la naissance, la langue, la culture, la religion et la citoyenneté de plein droit, se distinguaient des indigènes musulmans, sujets français. Mais lorsqu'on sait que les siens étaient eux-mêmes divisés, que cette fin de guerre donnera lieu à des affrontements fratricides – dans chacun des deux camps – la tâche est plus difficile !

L'on se souvient alors d'Albert Camus, sommé de choisir, de se positionner, et violemment pris à partie par les siens d'abord, lorsqu'il voulut lancer l'appel à la trêve civile*, puis par ceux qui défendaient la thèse de la violence nécessaire, nécessaire lorsque les droits fondamentaux d'un peuple sont bafoués. Albert Camus choisit alors le silence, tout en continuant à agir conformément à ce que lui dictait sa conscience.

Comment, en temps de guerre ou de conflit, dépasser les frontières que nous assigne notre naissance, comment aller au-delà des clivages imposés par les appartenances sans pour autant renier les siens ? Sans passer

pour un traître, car l'on est prompt à stigmatiser, à condamner, à rejeter ceux qui ne pensent pas comme nous, ceux qui par leurs choix se démarquent du groupe, de la communauté. Fidélité ou trahison ? Ce sont souvent les autres qui posent la question en ces termes, réduisant ainsi le champ des possibles. Et tout ce que l'on dit pourra être retenu contre nous.

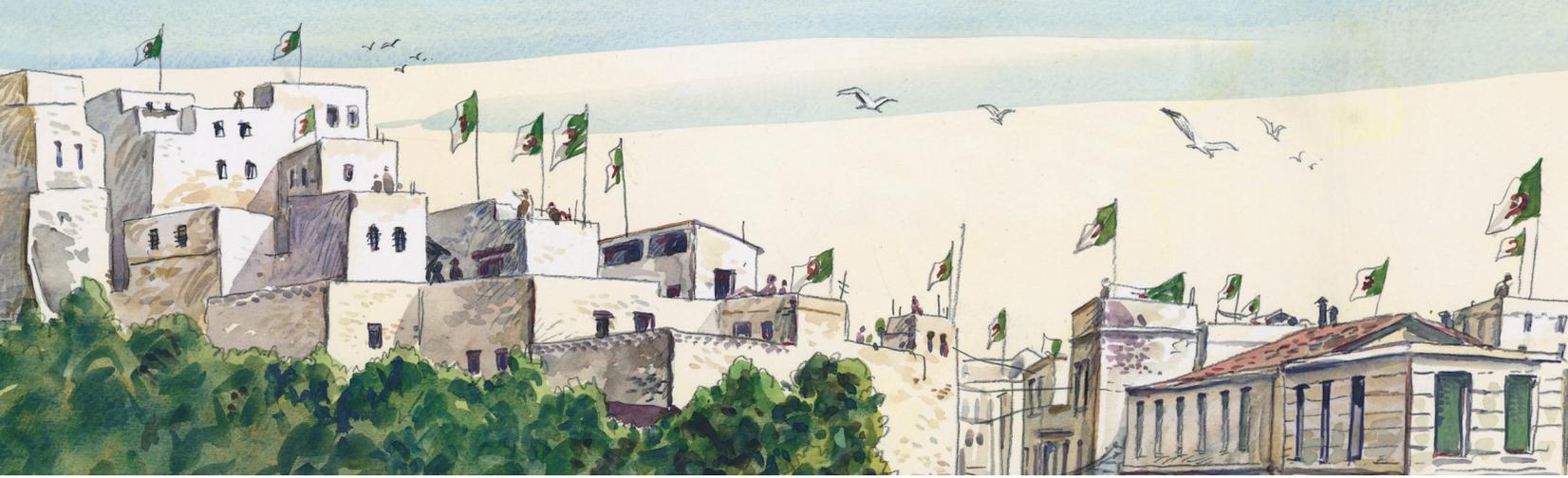
Ces lecteurs-là en seront pour leurs frais.

Jacques Ferrandez ne propose pas de réponse. Il ne juge ni ne condamne. Il se fait l'écho des anonymes qui ont traversé une histoire bruissant du tumulte des mêlées. Il se fait l'écho de leur désarroi, de leurs faiblesses et de leurs contradictions, de leurs errements et de leur détresse si souvent exploitée pour les besoins d'une cause peu soucieuse d'apaisement. Car il faut le dire, le répéter, c'était une guerre. Avec son cortège d'horreurs, d'atrocités, et le cycle infernal d'une violence de plus en plus présente, et qui, comme une coulée de lave, a gagné les villes et les villages les plus reculés, une violence qui, lentement mais sûrement, a creusé le gouffre de l'irréversible. Avec des hommes mis en demeure de faire des choix angoissants, des hommes qui s'enfonçaient parfois dans le déni et l'irrationalité.

Il se garde de faire de ses personnages des héros, du moins dans la définition première du terme. Les personnages de *Terre fatale* sont ce que nous sommes : des êtres pris dans les rets d'une Histoire dont, souvent, ils ne sont que les victimes, avec leurs peurs, leurs incertitudes, leurs lâchetés ou leurs actes de bravoure, tout ce qui est mis à nu au temps de l'embrasement, au temps de la guerre, au temps des affrontements.

* Voir *Carnets d'Orient* tome 6, *La Guerre fantôme*.





Et c'est précisément, à mon sens, ce qui fait d'Octave, de Samia et des principaux protagonistes de cette dernière partie, des êtres dont nous nous sentons proches même si nous ne partageons pas leurs convictions. Ils s'interrogent sur leurs actes, sur les décisions à prendre : obéir aux ordres de leur hiérarchie ou rejoindre le camp de l'insurrection ? Fuir ou rester et affronter une réalité qui atteint le seuil de l'intolérable ? Faire taire la voix de sa conscience ou garder intacts ses engagements et ses convictions d'homme attaché à des valeurs qui pourraient se résumer en deux mots : vérité et justice ? Combien d'hommes confrontés, à un moment ou l'autre de leur parcours, à ces dilemmes douloureux se reconnaîtront-ils dans ses personnages ?

Jacques Ferrandez ne prétend pas réécrire l'histoire, même si, tout au long de ses *Carnets*, des documents authentiques, des reproductions des pages des journaux de l'époque attestent de son désir d'inscrire le parcours de ses personnages dans les faits tels qu'ils ont été vécus, au moment où ils ont été vécus, dans le fil des événements. Il restitue, avec le souci de l'exactitude et de la précision du trait qui caractérise toute son œuvre, la part de lumière et la part d'ombre qui se disputent cette terre. Il nous donne à voir ou à revoir – pour ceux qui comme moi reconnaissent les lieux et les hommes – les paysages, les rues, ce que l'on appelle communément le décor. Il nous fait entendre les accents d'une langue colorée et truculente, avec ses expressions si savoureuses. Rien de tout ce qu'il décrit de sa plume ou de son pinceau ne m'est étranger. Ma mère était parmi ces femmes voilées qui manifestaient à Belcourt le 11 décembre 1960, jour où, pour la première fois, j'ai vu le drapeau algérien flotter dans les rues d'Alger. Himoud Brahimi dit Momo, le poète de la Casbah, la librairie d'Edmond Charlot à l'enseigne des « Vraies richesses », rue Charras, font partie de ma vie.

Et ainsi, avec nous, pour nous et pour lui aussi, il remonte le cours des événements, respectant ce que Paul Ricœur appelle « le pacte de vérité avec le lecteur » non sans ajouter que « la vérité en histoire reste

en suspens, plausible, probable, contestable, bref toujours en cours de réécriture », ce qui, me semble-t-il, est particulièrement vrai pour cette fin de guerre.

La fin d'une guerre.

Dans le borbier, les hommes de bonne volonté s'enlisent. Et l'on fait taire les voix qui s'élèvent pour dénoncer les extrémismes et la folie meurtrière. Les voix qui veulent « briser le mur de la haine ».

Mais une guerre est-elle vraiment finie lorsque se taisent les armes ? De la fin d'une guerre, la grande Histoire ne retient que les dates, les hauts faits de guerre, parfois peu honorables, les clauses des traités et des accords, qui, loin d'apaiser les passions, attisent les rancœurs, aiguissent la haine. Et puis les chiffres. Le nombre des victimes. Les morts seulement. Non pas ceux en qui, longtemps après, continue de résonner l'écho de toutes les déflagrations.

« Il faut que le temps passe pour que la parole vienne, c'est peut-être la condition pour que la guerre s'arrête » confiait un jour Jacques Ferrandez à un journaliste de *l'Humanité*, qui l'interrogeait sur les raisons qui l'avaient poussé à revisiter l'histoire de la colonisation française en Algérie, en consacrant plusieurs volumes à la guerre d'Algérie.

Que vienne la parole pour réconcilier les mémoires... alors seulement pourrions-nous regarder notre histoire en face. Alors seulement la guerre sera finie...

Maïssa Bey, écrivaine algérienne.

Derniers ouvrages parus :

Lune et l'autre, Éditions de l'Aube, 2009.

Pierre Sang Papier ou Cendre, Éditions de l'Aube, 2008.

